CAIRN.INFO
Chercher, repérer, avancer.

FAIRE PARLER LES FOULES ?

Nicolas Mariot

Publications de la Sorbonne | *Hypothèses*

2010/1
pages 89 à 94

ISSN 1298-6216

Article disponible en ligne à l'adresse:

---

http://www.cairn.info/revue-hypotheses-2010-1-page-89.htm

Pour citer cet article :

Mariot Nicolas , « Faire parler les foules ? » ,
Hypothèses, 2010/1 p. 89-94.

Distribution électronique Cairn.info pour Publications de la Sorbonne.

© Publications de la Sorbonne. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - biblio_shs - - 193.54.110.35 - 11/07/2011 14h58. © Publications de la Sorbonne

Faire parler les foules ?

Nicolas MARIOT *

Peut-on véritablement prétendre rapprocher en un même ensemble des foules romaines, bourguignonnes et « Armagnac », uniates, communistes et duvaliéristes ? La question du comparatisme est posée lors d'innombrables journées d'étude et autres colloques dont, bien souvent, on ne perçoit que trop l'artificialité du montage. Elle a été soulevée à de nombreuses reprises dans les livraisons d'*Hypothèses*, dont c'est en quelque sorte la marque de fabrique et le principe que de rapprocher et faire dialoguer les spécialistes de périodes différentes. Les contributions réunies dans ce volume illustrent une fois encore le savoir-faire acquis en la matière car la question y trouve une réponse clairement positive. Le fait tient pour partie, je crois, à l'objet même dont il est question, la foule, assez anthropologique pour supporter la comparaison à très longue distance, spatiale comme temporelle.

Lire les articles réunis dans ce dossier, c'est en effet constater, par-delà l'exotisme des terrains et des époques, l'existence de manières communes d'acclamer ou de formes semblables d'être en liesse. C'est, au-delà même de ces équivalents comportementaux, percevoir des modalités comparables de faire parler le nombre ou la moralité des individus rassemblés. Bien avant nos comptages manifestants ou autres « événements monstres », les rivaux uniates et orthodoxes font ainsi étalage, dans la bataille qui les oppose, du nombre des fidèles qu'ils parviennent à mobiliser pour leur cause. Et que penser de la « lecture morale » des foules de la guerre civile, sinon qu'elle évoque irrésistiblement les perceptions dépréciées de la foule populaire (donc vulgaire, irrationnelle, dangereuse) qui fleuriront à la fin du XIX^e^ siècle, chez un Gustave Le Bon en particulier. Bref : on trouvera dans

* Chargé de recherches CNRS / Curapp, Amiens.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - biblio_shs - - 193.54.110.35 - 11/07/2011 14h58. © Publications de la Sorbonne

chaque contribution des éléments qui viennent légitimer non seulement la possibilité mais l'intérêt heuristique d'un comparatisme à grande échelle.

Je voudrais mettre en avant plus particulièrement deux des conséquences de cette possibilité comparatiste. D'abord, elle renvoie au fait que l'ensemble des contributeurs ont pu aisément reconnaître, dans des sociétés pourtant très différentes, les formes et la place tenue par la liesse. Plus encore, ils ont constaté, parfois sans bien en prendre conscience tant l'opération paraît évidente, que chaque fois qu'il y avait cortège officiel ou fête de souveraineté, il y a avait aussi, sauf rarissime accident, présence de la liesse et du vivat, éventuellement concurrencés par des cris hostiles. Un tel constat, aussi trivial qu'il puisse de prime abord apparaître, est pourtant décisif.

D'une part, il illustre l'une des caractéristiques les plus importantes de la socialité de la liesse : le fait qu'elle préexiste toujours à ses différentes réalisations. Avoir en tête cette idée, c'est mieux comprendre à la fois le statut des comportements acclamatifs (appris, préétablis, attendus, et dont le sens est pris en charge par les commentateurs autorisés) et les formes collectives de la mobilisation des participants, reposant sur des tours de main qui ont fait la preuve de leur efficacité bien plus que sur de toujours mystérieux engagements des consciences individuelles.

D'autre part, le constat du préétablissement de la liesse montre que le risque (on n'évoque pas ici celui, bien réel, d'assassinat du leader politique), pour les organisateurs, tient potentiellement bien plus à l'absence, au silence, à l'apathie, qu'à l'opposition franche ou à l'existence de cris séditieux. Sauf cas rares, ceux-ci ne viennent pas remettre en cause la logique de la situation, contrairement à ce que serait – mais on voit immédiatement combien une telle attitude serait difficile à obtenir – une foule silencieuse alors qu'elle devrait être acclamante. Les huées, au contraire, favorisent en retour la mobilisation (le redoublement) des applaudissements et vivats.

Seconde conséquence de la comparaison : elle met en lumière les fondements possibles d'une enquête consacrée aux apprentissages complexes des manières d'applaudir, d'acclamer ou de faire corps à Rome, à la fin du Moyen Âge, dans la Pologne post-tridentine ou dans la Roumanie de Ceauşescu. Une histoire somatique du mouvement d'ensemble, du vivat, de la liesse reste à écrire, en particulier, évidemment, dans ses liens à celle du sujet pensant « autonome de sa volonté ». Par-delà leurs possibles déclinaisons historiques et culturelles, l'entreprise soulève inévitablement la question de l'existence de l'applaudissement et de l'acclamation en tant qu'universaux anthropologiques.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - biblio_shs - - 193.54.110.35 - 11/07/2011 14h58. © Publications de la Sorbonne

Comparer les foules, c'est encore constater dans les différentes communications l'existence d'une idée commune, ou plutôt d'un désir maintenu : la volonté réaffirmée de séparer ce que les préparateurs, surveillants et commentateurs (administrateurs, policiers, officiels, journalistes, témoins) racontent de « leurs » foules de ce que celles-ci seraient « vraiment », une fois dépouillées des oripeaux de l'exégèse officielle. Or la foule a cette particularité qu'elle n'existe pas hors de ses récits : même ses participants ne peuvent jamais en avoir qu'une représentation partielle. En ce sens, une foule n'existe pas en soi, elle n'existe que parce qu'elle est parlée et commentée, qu'il s'agisse de porte-parole autorisés ou d'adversaires résolus. La foule en soi, comme sujet pensant et agissant en tant que corps collectif, c'est Gustave Le Bon qui la fait exister. Lorsqu'on prétend en faire l'analyse, il faut au contraire se déprendre de cette idée qu'il y a, aurait, quelque part, cachée parce que débarrassée de tout jugement, une « vraie » foule. Sans surprise, les différents contributeurs ont ainsi constaté que leurs sources étaient des commentaires. Nulle raison de s'en offusquer, au contraire : percevoir cela, c'est s'engager sur la voie d'une meilleure compréhension des registres argumentatifs attestant le succès des rassemblements collectifs (« si les gens applaudissent, c'est qu'ils adhèrent »).

Sans doute la tentation de vouloir à tout prix distinguer la réalité du commentaire tient-elle largement aux terrains d'enquête concernés : dans tous les cas, on peut parler pour les désigner de situations autoritaires. Or plus le régime concerné est répressif, plus on est tenté de suspecter l'orchestration, l'enrégimentement, l'insincérité des manifestations de liesse. Et on le fait évidemment avec en tête une comparaison cette fois implicite : nos régimes démocratiques, ceux où règnent exercices de la volonté individuelle et engagements en conscience de citoyens pleinement responsables de leurs devoirs. Il n'est pourtant pas certain, loin s'en faut, que la participation aux « cérémonies approbatrices de masse » (Robert Paxton) en régime libéral soit toujours et complètement la seule conséquence du civisme spontané des habitants. Là comme ailleurs, il y a des préparatifs, un travail de mobilisation, un appel à la mise en scène de la fierté locale, ou encore des spectacles censément attirants. Sous cet aspect, l'investigation du côté de la monarchie française, du régime duvaliériste, de la Rome antique ou de la Roumanie communiste a des vertus aussi importantes que trop rarement mises en œuvre : celles de relativiser autant les pouvoirs de la propagande que les puissances de la démocratie à transformer les participants en foules acclamantes.

Dans mes travaux antérieurs consacrés aux déplacements présidentiels en province et à l'analyse des fêtes de souveraineté, je me suis constamment

Document téléchargé depuis www.cairn.info - biblio_shs - - 193.54.110.35 - 11/07/2011 14h58. © Publications de la Sorbonne

efforcé de montrer que l'applaudissement restait un geste social même à l'ère de l'individu autonome de sa volonté (l'acte n'est jamais réductible au seul engagement « spontané » de son auteur) et qu'à l'inverse, il était encore un geste individuel même là où il apparaît être le plus forcé, préparé, encadré (chez les militants des partis appelés à venir acclamer le chef de l'État par exemple).

Commençons par examiner le premier terme du continuum. Affirmer la socialité du geste acclamatif, c'est avancer l'idée que l'applaudissement ou le vivat sont des comportements institués dont le sens est préétabli ou, encore une fois, préexiste à leurs réalisations. On peut ainsi tenir pour une règle générale le fait que l'efficacité des rassemblements de foule, acclamants comme protestataires, repose sur une petite formule aussi apparemment simple qu'elle est difficile à mettre en doute : « si les gens applaudissent, c'est qu'ils adhèrent ». Sa particularité réside dans le fait qu'elle met en œuvre une logique distributive et non additive : chaque fois que je vois un applaudissement, j'en déduis l'adhésion, et ce quel que soit le nombre de personnes présentes (elle n'est en ce sens en rien adossée aux idéaux de la souveraineté populaire).

L'intérêt pour l'analyste tient alors à ce que le sens de la liesse, en quelque sorte inscrit dans le geste (tout applaudissement vaut adhésion : voilà la majeure du syllogisme dont il faudrait faire l'histoire), ne dépend pas des intentions ou des raisons que l'individu peut (ou pas) lui donner. L'institutionnalisation de cette logique argumentative a des conséquences essentielles pour interpréter correctement le comportement des participants :

– du point de vue des organisateurs, faire réaliser correctement les gestes de la liesse permet d'économiser les coûts d'une persuasion doctrinale individuelle ;

– cela contribue, en outre, à faire reconnaître aisément le type d'événement en présence et le comportement qui y est attendu ;

– enfin cela permet aux individus d'éviter de devoir porter un jugement individuel sur ce qu'ils font, ou en tout cas chaque fois qu'ils le font.

De ce point de vue, l'investigation sur des terrains lointains, dans l'espace comme dans le temps, apparaît très instructive en ce qu'elle semble indiquer, on y revient, l'universalité de la formule : dans la Rome antique comme dans les rassemblements des Armagnacs, l'applaudissement est un témoignage d'adhésion dont les promoteurs des rassemblements font, systématiquement ou presque, un usage politique : il est tenu pour un bon indicateur de popularité.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - biblio_shs - - 193.54.110.35 - 11/07/2011 14h58. © Publications de la Sorbonne

Est-ce à dire, en posant cette conclusion provisoire, qu'on transforme la liesse en pure mécanique et les participants en automates ? À l'évidence non. La seule chose qui est ici avancée, c'est l'idée qu'il faut introduire la socialité de la liesse pour percevoir comment peuvent se greffer sur cet arrière-plan des investissements personnels plus forts et plus motivés. C'est là une autre façon de dire que tout ne peut reposer sur la volonté acclamante ou le simple civisme des individus. Ou que le rassemblement a un aspect libérateur qui, s'il laisse certains s'investir pleinement, permet au plus grand nombre de faire les choses attendues *a minima*.

À l'autre extrémité du continuum qui va du plus social au plus individuel, le fait de remettre les applaudissements dans leur environnement ordinaire permet d'éviter de prendre les sources policières et administratives pour une vaste mystification. Prévoir, ainsi que le font souvent les policiers des démocraties occidentales contemporaines comme ceux des régimes de Ceauşescu ou de Duvalier, et l'ampleur de la foule présente et son comportement, ce n'est pas lire dans le marc de café ou, du point de vue de l'enquêteur, constater que tout est orchestré. Prédire la liesse, c'est alors simplement témoigner de ce que les organisateurs maîtrisent le terrain et ses réseaux de sociabilité et gardent la trace d'événements antérieurs semblables qui ont connu le succès via l'octroi de spectacles, d'illuminations, de musiques, de jeux, d'autorisations à la licence, etc. Connaître avec précision les dispositifs de mobilisation et d'encadrement permet alors de remettre de l'individualité là où l'on présuppose la contrainte et l'artifice. C'est ce que montrent avec bonheur les lettres de quelques militants communistes roumains ou les réactions d'hostilité à Rome.

L'historien ne peut plus observer en détail les foules comme peuvent (trop rarement) le faire les sociologues, par exemple sur le modèle des époux Lang enquêtant sur le retour du général Mac Arthur à Chicago en 1953[1]. En revanche, il a souvent à disposition des archives de l'organisation de l'événement bien plus complètes que la documentation dont peut disposer à chaud l'observateur contemporain. Dès lors, son premier travail devrait consister à inventorier les préparatifs, à reconstituer les réseaux de mobilisation, à comprendre les modalités de fabrique du rassemblement.

1. K. LANG et G. ENGEL LANG, « The unique perspective of television and its effect : a pilote study », *American Sociological Review*, 18/1 (février 1953), p. 3-12. Pour un commentaire en français, D. DAYAN et E. KATZ, « Le général, son défilé, la foule et la télévision. Événements, spectateurs, audiences et publics chez Kurt et Gladys Lang », dans *Les Sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, D. CEFAÏ et D. PASQUIER dir., Paris, 2003, p. 79-99.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - biblio_shs - - 193.54.110.35 - 11/07/2011 14h58. © Publications de la Sorbonne

C'est ce qui trop souvent manque dans les contributions proposées, malheureusement, presque toujours, faute de sources disponibles. On en sait un peu des mobilisations en Haïti, mais presque rien dans les autres configurations. Or à l'évidence, décrire la préparation des cortèges et des décors, comprendre comment les individus sont appelés à participer, restituer la matérialité de l'événement représente le meilleur antidote à la tentation de percevoir l'acclamation comme un mystère quasi insondable, ou dont la résolution supposerait une enquête dans les têtes des participants. Plus on en sait des préparatifs, moins grande est la tentation de s'en remettre à des suppositions quant à la subjectivité des acteurs.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - biblio_shs - - 193.54.110.35 - 11/07/2011 14h58. © Publications de la Sorbonne